

Elle a appris la vérité à 4 ans. A l'heure du conte. On ne dira jamais assez le pouvoir des fables. Une cinquantaine d'années plus tard, elle livre un récit chamboule-tout qui emporte loin et rend justice comme on rend hommage contre l'oubli. Avec la sagesse de l'âge, l'incandescence de la revanche et l'exigence des mots choisis de la poésie, Maria Grazia Calandrone raconte l'histoire de sa mère, Lucia Galante, qui l'a abandonnée. Elle est née le 16 février 1936, à Palata, un bourg campagnard et pierreux du Molise, dans le sud italien. La ferme familiale est un deux-pièces cuisine devant lequel trône un figuier majestueux dont le parfum pénètre «l'air crissant des matins d'hiver». «C'est lui qu'elle regrettera le plus quand la vie l'éloignera et qu'elle-même sera perdue.» Voilà, la fille s'immisce dans le récit, distille des indices et donne rendez-vous au lecteur, qu'elle n'abandonnera jamais au fil de son exploration familiale. En prévenante, elle invite et relie les générations, le passé et le présent, la grande histoire et le souvenir filial. C'est habile de complicité, d'intimité partagée et de mise à distance bien dosée.

Lucia est «belle et polie, elle a des boucles noires à foison». Arrive Tonino, le petit amoureux et grand complice-compagnon des champs et des saisons, de l'enfance et de l'insouciance dans l'Italie rurale des années 50. «Lucia et Tonino se transpercent du regard.» Mais le prétendant est pauvre, sans terre. Les Galante disent non à la demande en mariage. Premier écueil pour Lucia. Elle est mariée de force à Luigi «Cent lires», l'idiote du village qui ne la touche qu'avec sa fourche et ses poings. Malheureuse, elle est affamée, elle s'ennuie. Surgit alors Giuseppe le Romain, maçon exubérant, entrepreneur entreprenant. Il a le double de son âge, est «plein de vie» après l'effroi de la guerre qu'il a livrée en Afrique au nom de la fantoche Italie mussolinienne. Lucia et Giuseppe succombent à la «folie magnifique de l'amour». Ils quittent leurs foyers respectifs. Tentent l'aventure incognito dans le nord industriel de Milan qui aime alors les ruraux de toute la botte. Bientôt naîtra une fille, enfant illégitime de l'adultère, un crime poursuivi dans l'Italie engoncée et catholique des années 1950-1960 où le divorce n'existait pas encore.

L'histoire serait banale sans le phrasé, le sens de l'ellipse et le ton de Maria Grazia Calandrone que la traductrice Nathalie Bauer a restitués avec acuité et musicalité. Surtout, elle serait insignifiante si elle ne sombrait pas dans le tragique et les eaux du Tibre, le 24 juin 1965 à Rome. Lucia et Giuseppe abandonnent leur fille de huit mois sur une pelouse du jardin Borghese et se jettent à l'eau comme on s'efface devant trop d'interdits, d'impossibilités et d'impasses. Mais non sans avoir attiré toute l'attention sur leur fille, comme le révèle Maria Grazia Calandrone.

Alors, l'orpheline prend peu à peu le pouvoir dans un récit nomade et ambitieux qui s'étoffe, se métamorphose. Et qui est tellement plus qu'un simple fait divers. En «plongeant les mains dans la cécité du temps», Maria Grazia Calandrone compose une chronique avec la sensibilité de l'émotion et l'exigence de l'enquête. Elle tient sur ce fil tendu sans larmoyer, sans effet, ni esbroufe. Elle convoque sans peine ses parents au «tribunal de l'avenir», «pénètre l'esprit raisonnant» de sa mère, trop longtemps restée la sans-grade, sans voix et sans honneur.

Accompagnée de sa propre fille, l'auteure est retournée à Palata, a rencontré des témoins, s'est perdue dans les archives de l'administration. Elle livre les documents, les lettres, les objets pour s'aventurer avec ses parents, explorer toutes les pistes pour gommer les outrages et les mensonges, lever les doutes et les préjugés. La langue semble technique, froide, méthodique. Elle est en fait précise, attentionnée, au plus près des faits et de la vérité, de l'excès de sacrifice. «Me voici, face au nœud gordien : que ma vie ait coûté rien de moins que la vie de ma mère, la belle Lucia. Bistouri. [...] La boule dans la gorge ruminée, l'indigeste. La mine à la racine de la vie. Faisons-la exploser.»

Maria Grazia Calandrone esquisse la «forme ardente d'une absence». Et révèle le plan de ses parents, cette «intelligence d'amour», chère à Dante. «Là où tu ne m'as pas emmenée», selon le beau titre en italien (Dove non mi hai portata), signe l'histoire d'une adoption inversée, quand la fille renoue avec sa mère. Des retrouvailles qui sont une libération familiale. Elle est poignante.